

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Naissances du sang ou les jalons de la paternité

Repère de Joseph Bonenfant

Joseph Bonenfant, *Repère*, roman, coll. « L'Arbre », Montréal, HMH, 1979, 166 p.

René Dionne

Number 15, August–September 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, R. (1979). Review of [Naissances du sang ou les jalons de la paternité : *Repère* de Joseph Bonenfant / Joseph Bonenfant, *Repère*, roman, coll. « L'Arbre », Montréal, HMH, 1979, 166 p.] *Lettres québécoises*, (15), 11–13.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Naissances du sang ou les jalons de la paternité

Repère de Joseph Bonenfant

Je salue avec respect l'auteur de *Repère** : Joseph Bonenfant, critique littéraire et professeur au département d'études françaises de l'Université de Sherbrooke. Il appartient à cette génération, ni jeune ni vieille et de plus en plus nombreuse, de professeurs et de critiques universitaires qui s'essaient à la création littéraire en même temps qu'ils analysent des oeuvres devant leurs élèves ou les présentent aux lecteurs de journaux et de revues. Il s'agit pour ces nouveaux romanciers ou poètes, ordinairement d'âge moyen (de 30 à 50 ans !), d'acquérir une connaissance plus personnelle, plus intérieure, d'un métier dont ils ont déjà une bonne vue de l'extérieur par la lecture des oeuvres. Habités à juger l'homme et l'oeuvre du haut de leur tribune, à une certaine distance donc, avec leurs yeux d'autrui, ils veulent se tenir aux côtés des écrivains, faire partie de leur groupe, pour mieux voir comment naît et se développe une oeuvre, comment son auteur la fait et la juge, comment il la voit lire aussi : déformée par les uns, lui semblait-il, négligée ou « désorientée » par d'autres, rarement appréciée à la pleine mesure et façon dont lui, l'écrivain, l'a créée et voulue.

S'il fut un temps où l'on pouvait reprocher aux critiques d'ici de ne rien connaître que d'extérieur au métier d'écrivain, — ils n'étaient que des lecteurs plus instruits que d'autres, — ce temps n'est plus depuis belle lurette. Clément Lockquell, Pierre de Grandpré, Gilles Marcotte, Jean Ethier-Blais, Jean Basile, critiques des années 60 et suivantes, ont tous tâté du roman. Les professeurs d'universités, parmi lesquels on trouve aujourd'hui la plupart des critiques de revues et de grands journaux, sont de plus en plus nombreux à publier romans et recueils de poèmes. L'on me permettra d'en nommer ici

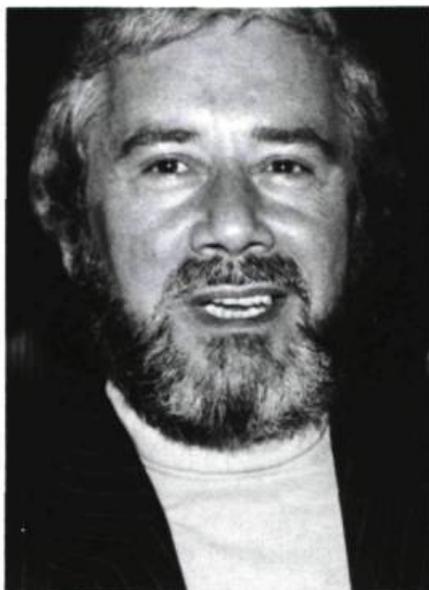
quelques-uns (par ordre alphabétique . . .) : Noël Audet, Marcel Bélanger, Gérard Bessette, Monique Bosco, Jacques Brault, André Brochu, Roch Carrier, Pierre Châtillon, Cécile Cloutier, Robert Dickson, Fernand Dumont, Melvin Gallant, Pierre Gérin, Pierre-M. Gérin, François Hébert, Eva Kushner, Gustave Labbé, Gatien Lapointe, Michel Lemaire, Axel Maugey, Robert Mélançon, Pierre Nepveu, Gabrielle Poulin, Yvon Rivard, Adrien Thério, Paul Toupin, Michel Van Schendel, etc. (sans ordre . . .).

Un lieu privilégié

C'est à Hiérapétra, en Crète, que Joseph Bonenfant a composé *Repère*, au cours de quelques mois (octobre 1975-février 1976) d'une année sabbatique de professeur. L'endroit était en quelque sorte privilégié pour cet ancien élève de collège classique qui, au milieu de sa vie, entreprenait, à travers une aventure romanesque, de retourner aux origines de sa culture gréco-latine et judéo-chré-

tienne en même temps qu'à celles de son terroir natal. À distance, le Québec se laissait mieux apercevoir globalement, tandis que la vie crétoise permettait de comprendre davantage, de façon sensible (la vue des anciens monuments, tel le palais de Cnossos, le contact avec la Terre-Mère . . .), en la vivant dans ses manifestations actuelles, la civilisation grecque, connue jusque-là à travers Homère principalement ; quant à la judéo-chrétienne, elle était venue à travers *le Livre* et ses avatars, et c'est au creux de son aire de création, à égale distance de Jérusalem et de Rome, que la Bible fut relue cette année faste.

Tel est le premier sens qu'il faut attribuer au titre du roman : celui d'un lieu choisi pour se reconnaître parce que, à partir de ce point précis, il est possible à la fois de faire le relevé de son terrain de connaissances, d'apprécier le chemin parcouru — zigzaguant, allant et venant, tournant à la ronde autour du piquet — et d'évaluer son temps de vie (une colline, deux versants . . .), afin, une bonne fois, de savoir qui l'on est ; car, un repère, c'est aussi tout ce qui permet de reconnaître ou de retrouver une chose (une personne, une culture . . .) dans son ensemble. Mais se retrouver, se reconnaître, n'est-ce pas aussi se recréer, s'engendrer, donc devenir à nouveau père, re-père? Pour une seconde naissance cette fois, celle que, au mitan de sa vie, plus ou moins tardivement, avec plus ou moins de succès, un homme, face non seulement à ce qu'on lui a donné mais encore à ce qu'il s'est fait inconsciemment, se prodigue à lui-même. Une sorte de distance s'établit d'avec le monde et les proches, le passé et le présent ; l'individu s'isole et reprend, dans sa retraite intérieure, le parcours de lui-même. Il est comme suspendu au-dessus de l'être qu'il possède, quelque



part entre la terre d'hier et l'infini de demain, dans la grotte de sa naissance première, cherchant à repérer dans les ténèbres qu'il fouille la lumière de sa seconde mise à jour.

Ce dérisoire escarpement

« Ce dérisoire escarpement. Comment réussirait-il à se maintenir sur ces hauteurs qu'il avait gagnées comme par inadvertance ? » (P. 9.) Le ton est donné. L'escarpement est réel, mais il n'a que la hauteur du roc, pas sa consistance. Celle-ci n'a affaire qu'au temps et c'est de la vie qu'elle tient sa dérision. Quand on vit, « il n'arrive vraiment rien, ou ce qui arrive ne signifie rien par soi » (11). L'on croirait lire le journal de Roquentin. Avec cette différence cependant : le héros de Sartre était à l'affût de l'événement, celui de Bonenfant est à la recherche des « sentiments qui font tout, les mécanismes, les conventions » (11). Antoine était attentif au monde ; lucide, il voulait surprendre l'existence à la rupture de l'être. Au fil de la mémoire, André veut remonter jusqu'à la source du sang, par-delà celui qui sèche, meurtrier, sur ses vêtements d'homme de quarante ans.

Seul et nu, fasciné par la crevasse originelle de la terre-mère crétoise, il entre « dans le monde étrange des cascades où l'eau remonte vers ses sources » (11). De son séjour hors-sein, il ne garde que la poussiéreuse mémoire de ses transhumances : ses sandales ; comme dans la vie réelle, elles l'accompagneront plutôt qu'elles ne le porteront, puisque c'est en rampant qu'il épousera les contours de la nuit des origines. « La nature n'était pas extérieure à son corps. » (13.) Lui et elle ne faisaient qu'un, dynamisme qui l'avait poussé jusque sur ces hauteurs et à ce hiatus, au long d'une pente qu'il redescendait pour en mieux reconnaître les paliers et les anfractuosités. « Vivre est infiniment simple le jour où l'on peut clairement identifier les actes de la volonté, la sienne ou celle d'autrui. » (17.)

Les lieux du sang

Coup de volonté, André « enfila sa chemise et son pantalon comme pour un combat » (20). C'est ainsi armé qu'il allait, allégé de sa nudité, chargé de son

histoire, revisiter les lieux du sang, ceux de son écriture vivante. « Ce qui se passait dans l'esprit d'André ne concernait pas son seul esprit, ni, dans son corps, son corps seulement. Le monde s'offrait dans l'ellipse d'un regard perméable. » (25.)

Sur le seuil se tenait sa mère. Elle lui rappelait son enfance paysanne, sa soumission aux rythmes de la nature, une maison « propre et sans âge » (29). Mais comment entrer dans cette maison « blanche au toit bleu » ? Et pourquoi, puisque ce n'est pas de là que l'on peut considérer d'un seul point de vue toute son existence ? La mère ramène à la vie. Le père, lui, détient le secret de la mort. Il habite une maison rouge et se berce dans une chaise flambant brun sous des nuages d'ocre. Ses jours saignent de l'égorgeement du cochon de décembre. « Dérisoire escarpement » que le seuil de ces deux maisons, où père et mère attendent André, chacun à sa façon : active, passive ; crevasse sans nom que l'espace entre leurs deux maisons : entre elle et lui, ce creux des origines (la fente signifiante de Claude Lévi-Strauss) à rechercher plus loin, plus obscur encore. Le sang vient de plus avant. Il se transmet à travers la mort, celle que l'on donne et celle que l'on reçoit, jour après jour, dans l'infini d'un compte qu'André prenait à rebours, sous l'impulsion d'une poussée paternelle qui l'avait mené du vouloir au pouvoir sous le signe de la liberté.

Il avait été disponible, mais pour qui ? Pour ces autres pères qui l'avaient engendré à la culture des livres, à celle d'Homère, à celle de la Bible. À travers cette culture-mère de l'Occident, il revoit et comprenait son propre destin et l'histoire de son pays : « Le sang noir que vomissait Hector noircissait le sol de St-Eustache. » (64.) Le sang du vingtième siècle ne différait en rien de celui des millénaires antiques ; il avait la même violence, connaissait les mêmes ruses et cruautés, des Troyens et Achéens aux franquistes et aux nazis, d'un roi à l'autre, d'une femme à l'autre, des Clytemnestre et Hérodiade aux Anteia et Potipharia de Magog en Estrie.

Le fil narratif

Le fil narratif qui aurait pu pendre André, « paradoxalement était le cordon

ombilical qui le maintenait en vie » (97). Il avait tué le père ; le chemin était devenu libre, qui le conduirait où ? « À la crevasse du salut » (100), là où il se trouvait déjà, c'est-à-dire chez son père et sa mère, mais en vainqueur de l'un et libéré de l'autre, maintenant. Il ne s'agissait plus que de « renouveler l'alliance avec le commencement de l'histoire, de passer du sang animal au sang du salut » (101).

Que le « je » reprît à son compte cette nouvelle alliance, qu'il versât librement son sang d'homme, et le tour serait joué. Mais on ne se débarrasse pas aussi facilement qu'on le croit ni de son père ni de sa mère : le don de soi est travail, l'amour est pureté et ni l'un ni l'autre ne sont entreprises faciles. Pourtant, à travers eux passe le fil de la vie, celui de la consanguinité universelle. On doit le quérir derrière les mots, sous la pensée, au fil de l'écriture. On le cherche, il est donné, mais jamais complètement, et dans la seule mesure où l'on se donne, comme le lecteur se trouve en s'adonnant lui-même aux lignes qui le lisent. C'est à cette seule condition que peut revivre le cadavre de l'Autre, infiniment inénarrable en soi : dans l'exercice du pour-soi. Le héros n'est qu'un pantin si le lecteur n'est son complice, après son auteur.

Complice

Lecteur québécois (même à Ottawa, Ontario . . .), je me suis fait volontiers complice. Je me suis reconnu dans l'André de formation grecque et biblique. Je l'ai suivi dans la maison rouge et dans la maison bleue, qui est aussi celle du blanc et de la mémoire (au « Tricolore », ma foi ! à mon corps défendant . . .). Avec lui, j'ai repassé mes humanités, désirant les faire cette fois pour mon compte d'homme. Avouerai-je que certaines histoires mythiques, toutes exemplaires qu'elles soient, ne m'ont pas paru plus nourricières qu'autrefois et qu'il m'est arrivé souvent de séjourner avec plus de profit chez des auteurs d'ici, nos bons vieux du dix-neuvième (Garneau, Buies, Parent, de Gaspé père, etc.) et plusieurs de nos contemporains d'hier ou d'aujourd'hui (Nelligan, S.-D. Garneau, Grandbois, Hébert, Lasnier, Miron, pour ne mentionner que des poètes) ; sans compter que je préfère l'exemplarité de la Bo-

vary à celle d'Anteia, celle de la Laroudan à celle de la Potipharia, et que la *Christine Lavransdatter* de Sigrid Undset et *les Raisins de la colère* de Steinbeck valent bien un ou deux chants d'Homère, chacun . . .

Quand je songe à mes humanités classiques et que je réfléchis sur mes lectures modernes, je me prends à penser que le roman de Joseph Bonenfant n'est que le premier de nos nécessaires repères ès études et lectures. Il tente le rassemblement en un point focal des connaissances dites « formatrices » qu'une certaine tradition française, plus livresque que vraiment spirituelle, plus intellectuelle qu'incarnée, a livrées aux Canadiens français que nous fûmes. Brillent encore à mes yeux les pages de feu noir d'un Rameau de Saint-Père applaudissant, en 1859, à la fondation de l'Université Laval : il en parlait comme d'une citadelle de notre survivance nationale, parce que, fidèle à une inestimable ascendance française, on y avait installé en bonne première place les études grecques et latines ; place forte des idées générales, ce bastion antique devait constituer la rampe de lancement (que l'on me pardonne cet anachronisme, qui ne trahit ni Rameau ni nos pères) d'où fuserait la civilisation française pour assurer le triomphe de l'esprit sur le matérialisme industriel et commercial d'une Amérique (les États-

Joseph Bonenfant

Repère

Roman



L'arbre HMH

Unis) décadente, vouée qu'elle était au culte corrupteur du veau d'or.

Il était bon que Joseph Bonenfant fit enfin, de façon romanesque, le fagot de cet héritage qui gît, archaïquement, dans le subconscient des générations québécoises de naguère. Les jeunes n'y verront peut-être que de la poudre aux yeux ; ils auront tort : beaucoup de paille mouillée fume encore dans ce patrimoine nôtre et tout danger d'asphyxie n'est pas écarté. *Repère* tantôt tasse cette paille, tantôt la soulève ; peu importe qu'à ces opérations il étouffe le feu là, l'attise ici. L'essentiel est dans

l'inventaire : bric-à-brac des idées empruntées et des images de naissance, fournées des sensations vraies et des sentiments altérés, erreurs d'en-deçà et vérités d'au-delà, ivraie et bon grain ; à chacun d'évaluer son propre lot. Faut-il rejeter ? Faut-il brûler ? « André voyait tous les mots de tous ses livres se liquéfier, couler dans un monde-encrier où ils se noyaient ; quelle euphorie de toucher la totalité, de pouvoir la partager à son gré ! » (162.) Il y a des dons que l'on ne peut refuser : ils sont notre vie ; d'autres que l'on doit tremper : ils sont l'acier qui structure notre moi. « Abraham, éternellement jeune se levait, vêtu de l'éclair, mais semblable à un mendiant. » (164.) André, son frère de tradition, rentrait chez lui ; dans le coin, il déposait son fagot d'antiquités, puis s'occupait à activer la lampe de son foyer : elle était d'ici et sa flamme rosissait de promesses, destin d'homme.

René Dionne

* Joseph Bonenfant, *Repère*, roman, coll. « L'Arbre », Montréal, HMH, 1979, 166 p.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom

Adresse

.....

(à commencer avec le numéro).....

Canada	\$ 8.00
USA	\$ 9.00
Europe	\$12.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$15.00